127 . . 552.

# LE PIOUPIOU,

OU

# LA GLOIRE ET L'AMOUR,

## COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR

## M. VARNER;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 31 mars 1838.

### DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| M. DE VERTEUIL, receveur-général | M. DORMEUIL. |
| Mme DE VERTEUIL, sa femme | Mlle VILMEN. |
| CATHERINE, leur domestique | Mme DUPUIS. |
| PITOIS, jeune soldat | M. LEVASSOR. |
| GIBOREAU, sergent | M. LHÉRITIER. |
| UN OFFICIER | M. MASSON. |
| UN CAPORAL | M. FELTIS. |
| CHARDIN, soldat | M. LEMEUNIER. |
| UN DOMESTIQUE | M. REMY. |
| PLUSIEURS SOLDATS. | |

La scène se passe à Orléans.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique. A droite des spectateurs, une caserne d'infanterie; à gauche, en face de la caserne, un marchand de nouveautés; sur le second plan, à droite et à gauche, deux rue.

### SCÈNE I.

(Au lever du rideau, plusieurs habitants sont réunis en groupe et occupés à écouter une marche militaire qu'exécute dans la rue à gauche la musique d'un régiment.)

M. DE VERTEUIL, descendant vivement le théâtre.

J'ai d'affreux soupçons... ça m'a empêché de dormir!.. ça et le tintamarre qu'on fait sous nos fenêtres... Il faut que je sache à quoi m'en tenir, et pour cela, que j'interroge adroitement quelqu'un.

(Il cherche dans le groupe.)

### SCÈNE II.

M. DE VERTEUIL, GIBOREAU.

GIBOREAU, regardant le groupe.

Oh! oh!.. il ne manque pas d'amateurs pour nous écouter... faut croire que la population d'Orléans est très sensible des oreilles.

M. DE VERTEUIL,

Ma foi, je n'ai jamais entendu rien de plus étourdissant.

GIBOREAU.

N'est-ce pas, bourgeois? le deuxième de ligne peut se vanter d'avoir une fameuse musique... C'est pas étonnant, il a manqué d'aller en Italie.

M. DE VERTEUIL.

En vérité?

GIBOREAU.

Oh! mon Dieu! nous partions le lendemain, si la première clarinette ne s'était pas enrhumée la veille... c'est ce qui nous a fait venir à Orléans... Moi, je ne m'en plains pas... la ville est belle et les femmes aussi.



Digitized by Google

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi donnez-vous de préférence des aubades dans cette rue?

GIBOREAU.

Parceque, dans cette rue, à ce qu'on dit, il demeure une personne dont le colonel est amoureux.

M. DE VERTEUIL, à part.

Je m'en doutais.

GIBOREAU.

Une femme charmante, une figure céleste... je ne l'ai pas vue; mais je m'en rapporte au colonel.

M. DE VERTEUIL.

Ah!

GIBOREAU.

Il paraît que la dame a tous les avantages au physique et au moral... excepté pourtant qu'elle a un mari qui est laid...

M. DE VERTEUIL, à part.

Ce n'est pas moi.

GIBOREAU.

Qui est riche.

M. DE VERTEUIL, à part.

C'est moi.

GIBOREAU.

Un vrai jobard.

M. DE VERTEUIL, à part.

Ce n'est plus moi.

GIBOREAU.

Mais, pardon, je perds ma jeunesse dans une conversation fastidieuse et superflue.

M. DE VERTEUIL.

J'aurais pourtant quelque chose encore à vous demander.

GIBOREAU.

Ce sera pour une autre fois... J'ai dans la cour de la caserne des apprentis maréchaux de France qui m'attendent pour faire les évolutions accoutumées.

(Il rentre dans la caserne.)

M. DE VERTEUIL.

Après tout, je n'ai pas peur, ma femme a des principes: j'aurai soin seulement de ne pas la quitter... Je barricaderai toutes les portes et me reposerai sur sa vertu. C'est égal, cette idée-là va me troubler... J'ai aujourd'hui un grand dîner chez le préfet, et je suis sûr que ça m'empêchera d'être à mon affaire.

(Il remonte le théâtre et rejoint le groupe qui s'était arrêté pour entendre la musique, et qui s'écoule sur une marche militaire qu'exécutent les musiciens en se retirant.)

## SCÈNE III.

GIBOREAU, PITOIS, PLUSIEURS CONSCRITS.

GIBOREAU, suivi de Pitois et des conscrits qui marchent en file.

Gauche, droite, gauche, droite... pas accéléré... Halte!.. front! à droite, alignement!

PITOIS, éternuant.

Atchou!

GIBOREAU.

Silence dans les rangs!

PITOIS, tournant la tête.

Permettez, c'est que je suis enrhumé du cerveau... Atchou!..

GIBOREAU.

Fixe et immobile!.. (Pitois tourne vivement la tête.) Les yeux détachés à quinze pas de la tête.

PITOIS.

C'est difficile... je ne sais pas comment faire ça.

(Il penche la tête en avant.)

GIBOREAU.

Rentrez la tête, en ligne!.. (Pitois rejette la tête en arrière.) Le corps droit, mais sans efforts ni raideur, se balançant avec grace sur les hanches!... Balancez, chasseur Pitois!

PITOIS.

Je balance, sergent.

GIBOREAU.

Maintenant, attention!.. et au commandement de: un!.. partez vivement du pied gauche et restez en suspens... Un!.. (Tous les conscrits lèvent le pied gauche). Très bien!.. l'attitude est martiale.

PITOIS.

Est-ce que vous allez nous laisser long temps comme ça?

GIBOREAU.

Qu'est-ce que ça vous fait?... Soutenez, soutenez... quand la jambe gauche possédera bien le mouvement, nous passerons à la droite.

PITOIS.

C'est que je me sens déjà une crampe dans le mollet.

GIBOREAU.

Ça n'a pas encore le jarret rompu à la manœuvre... je vois bien qu'il faut y mettre de la clémence et de la magnanimité. (Élevant la voix.) En place!.. repos!..

PITOIS.

Merci, sergent... la jambe droite me rentre dans le corps... Aïe! aïe! aïe!

GIBOREAU.

Ah! dam!.. il n'y a pas de rose sans épine... Dans notre état, les commencemens sont rudes; mais nous avons la gloire qui nous dédommage, et l'amour qui nous console.

PITOIS.

Ah! oui... la gloire et l'amour!.. quand je prononce ces mots-là, je sens un feu qui me monte à la tête et qui me grille la plante des cheveux!..

GIBOREAU.

Eh bien! jeune pioupiou, es-tu fâché maintenant d'avoir quitté ton village? Fils d'un aubergiste, qu'est-ce que tu serais devenu? un mauvais gargotier comme ton père.

PITOIS.

C'est vrai. J'avais pourtant des dispositions pour la cuisine... Fallait me voir au gril et à la

Digitized by Google

casserole... Il y avait des voyageurs sur la route de Tours qui faisaient six lieues de plus pour manger mes poulets sautés et mes gibelottes de lapin... Ils disaient que j'avais une fortune dans mon talent.

GIBOREAU.

Le bonnet de coton... et puis bonsoir. Tandis que le schakos et le casque mènent tout droit au chapeau de général... de là maréchal... et à la première promotion vous passez roi.

PITOIS.

Vous en avez connu, sergent?

GIBOREAU.

Une vingtaine dans mon régiment... Le roi Bernadotte et le roi Murat!.. Voilà ou mène la gloire!

PITOIS.

Vive la gloire!.. et vous sergent, comment n'avez vous pas été de la fournée pendant qu'on les nommait?

GIBOREAU.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme.

J'étais malade, et ce fut cause
Que je ne pus avoir ma part;
Pour être roi de quelque chose,
Las! je me présentai trop tard.
Des royaumes de chaque espèce
On avait fait l' partag' total;
On n'm'offrit plus que d'etre altesse...
J'aimai mieux rester caporal.
Oui j'aurais pu dev'nir altesse, etc.

Il y avait alors tant de monde!.. tandis que maintenant rien ne nous gêne... nous en aurons plus que nous ne voudrons des trônes et des couronnes.

PITOIS.

Je ne suis pas ambitieux... que j'en aie seulement une petite... pour retourner avec au pays... et si Catherine me voyait comme ça!...

GIBOREAU.

Qu'est-ce que c'est que Catherine?

PITOIS.

Une fille de chez nous à qui j'avais promis mariage et qui m'aimait comme une folle... et j' puis dire qu'elle m'a fait manquer plus d'une omelette... tant je pensais à elle en tenant la queue de la poêle. Et puis voilà le jour où votre régiment à passé par chez nous, c'te musique et ce bruit de tambours et tout ce que vous m'avez raconté, ça m'a fait frissonner de plaisir... car je n'ai pas peur du feu, j'y suis fait, j'y suis né... et ce qui m'a achevé c'est le dîner que j'ai fait à vos officiers... c'est moi qui les servais et sur la fin du repas ils se sont mis à raconter leurs exploits et leurs fredaines... oh! sergent, en avaient-ils fait!.. le colonel sur-tout.

GIBOREAU.

Trois ou quatre passions par garnison.

PITOIS.

Et les autres!

GIBOREAU.

Dans la même proportion... chacun suivant son grade... c'est le privilége de l'uniforme.

PITOIS.

C'est-il possible?

GIBOREAU.

Partout où le guerrier français porte ses pas, la victoire lui prépare des lauriers et l'amour lui tresse des couronnes.

PITOIS.

Vive l'amour!

GIBOREAU.

Et la beauté qui revient de droit aux militaires... sois tranquille, tu verras bientôt les allouettes te tomber toutes rôties.

PITOIS.

Qu'elles tombent seulement toutes crues, je me charge bien de les faires rôtir... mais ça n'a pas encore commencé.

GIBOREAU.

Voilà bien l'impatience du voltigeur français.

PITOIS.

Dam! depuis que je porte l'uniforme je n'ai encore fait que la charge en douze temps, le balayage, les corvées et la gamelle pour tout le monde.

GIBOREAU.

Ça revient de droit à ta jeunesse... Que diable! il faut le tems; te voilà comme le caporal Croutelle, un bon enfant, qui avait fait avec moi la campagne de Grèce...

PITOIS.

La campagne de Grèce!.. J'aurais bien voulu aller par là.

GIBOREAU

Il y était depuis six mois et il se plaignait, parcequ'il n'y avait encore gagné que les fièvres. Il espérait autre chose de meilleur... il était vexé... lorsqu'en sortant de l'hôpital, il est accosté sur la grand' route par un moricaud qui portait la livrée de la nature... couleur noire, unie et sans parement.

PITOIS.

Ah! bah!

GIBOREAU.

Dans ce pays-là, c'est la mode pour les domestiques de bonne maison, les bras nus, la veste et les guêtres, idem... le dit moricaud remet donc à Croutelle un billet, en langue turque. Le caporal ne comprenait pas l'arabe, mais il se dit : « C'est égal, je suis armé, je suis Français... marchons!.. suivons cet individu. »

PITOIS.

Et ils marchèrent?

GIBOREAU.

Pendant deux jours sans s'arrêter... le caporal commençait à croire qu'on le faisait aller... lorsqu'enfin ils arrivent à la porte d'un palais magnifique, une porte toute dorée, des murs badigeonnés en rose... des volets en acajou.

Digitized by Google

PITOIS, avec impatience.

Entrons, entrons, je vous en prie.

GIBOREAU.

Ils sont reçus par douze femmes-de-chambre, toutes jeunes et jolies, mais entourées d'un voile épais, qui ne permettait pas d'apercevoir leur figure.

PITOIS.

Ce devait être beau!

GIBOREAU.

Superbe!.. On donne un coup de brosse à la capote du caporal, on lui verse sur la tête six rouleaux d'eau de cologne et on l'introduit mystérieusement dans le boudoir de la princesse.

PITOIS.

C'était une princesse?

GIBOREAU.

Encore plus jeune et plus jolie, mais également avec un voile qui cachait entièrement ses traits, si bien qu'il n'a jamais pu connaître son nom.

PITOIS.

Ah! diable! mais il a été... heureux?

GIBOREAU.

Excessivement... un bonheur anonyme... qui a duré huit jours.

PITOIS.

C'est bien peu!

GIBOREAU.

C'est beauconp pour un caporal qui ne doit jamais manquer son service, qui doit donner l'exemple à la chambrée.

PITOIS.

Au fait, quand on a des galons sur le bras, c'est une autre paire de manches... v'là tout de même une fameuse aventure? Et s'il m'en arrivait une pareille!... Croyez-vous que ça se *puississe*?

GIBOREAU.

Ça ne peut pas manquer... Mais, c'est assez divaguer... d'autres plaisirs vous réclament.... Conscrits, allez blanchir vos buffleteries et astiquer vos gibernes.

AIR de l'If de Croissey.

De l'état militaire
Ce sont les passe-temps:
Voilà comme à la guerre
On charme les instants.

TOUS LES SOLDATS.

De l'état militaire
Ce sont les passe-temps, etc.

(Ils rentrent à la caserne, à l'exception de Pitois.)

## SCÈNE IV.

GIBOREAU, PITOIS; Mme DE VERTEUIL, suivie d'UN DOMESTIQUE.

PITOIS, à part et rêvant.

Une princesse grecque!... est-il heureux, celui-là! Je n'en demande pas tant... seulement une comtesse ou une baronne... ou deux autres, deux petites... (A demi-voix, au moment de franchir le seuil de la caserne.) Oh! la belle femme! ah! sergent! sergent!... voyez-vous, la belle femme!

GIBOREAU.

Je crois qu'elle m'a regardé.

PITOIS.

Oui, oui, elle nous a regardés.

(Ils se redressent tous deux, et se promènent avec l'intention de se faire remarquer.

MADAME DE VERTEUIL, au domestique qui l'accompagne.

Demandez au maître de ce magasin s'il a reçu de Paris les marchandises qu'il attendait... (Le domestique s'incline et entre dans le magasin.) Pendant ce temps-là, je tâcherai d'avoir les renseignements dont j'ai besoin.

PITOIS, bas à Giboreau.

Bon! elle renvoie son domestique.

GIBOREAU.

De quoi te mêles-tu?... tourne-moi les talons plus vite que ça.

PITOIS.

Il a peur de moi, le sergent... il est vexé.

MADAME DE VERTEUIL, à Giboreau.

Pardon, monsieur,... vous appartenez au régiment qui vient d'arriver pour tenir garnison dans cette ville?

GIBOREAU.

Oui, madame, le deuxième de ligne, renommé pour sa bonne tenue et l'élégance de ses manières.

MADAME DE VERTEUIL.

Je n'en doute pas... Y connaissez-vous le chasseur Pitois?

GIBOREAU.

Certainement... un petit homme, la bouche grande, et les yeux percés avec une vrille.

PITOIS, à part.

Comme il déprécie mon physique!

MADAME DE VERTEUIL.

Est-ce un bon sujet?

GIBOREAU.

Madame, il peut parler lui-même... car le voici... Approchez, chasseur.

PITOIS.

Oui, sergent... (Il porte la main à son bonnet.)

MADAME DE VERTEUIL.

Ah! c'est vous que l'on nomme?...

PITOIS.

Pitois, pour vous servir.

MADAME DE VERTEUIL, au sergent.

Il a une bonne figure.

GIBOREAU.

Oui... l'air assez bête.

PITOIS, à part.

Merci!

MADAME DE VERTEUIL.

Vous êtes de Chinon, aux environs de Tours, n'est-ce pas?

Digitized by Google

PITOIS.

J'y suis né, natif, si ça peut vous être agréable.

MADAME DE VERTEUIL.

C'est là qu'est établi votre père ?

PITOIS.

Aubergiste, à l'enseigne de la gibelotte miraculeuse.

LE DOMESTIQUE, sortant du magasin.

Madame, le marchand dit qu'il a ce que vous désirez voir.

MADAME DE VERTEUIL.

J'y vais. (Au sergent et à Pitois.) Je vous remercie des renseignements que vous m'avez donnés.

PITOIS, à part.

Il me semble qu'il n'y a pas de quoi.

MADAME DE VERTEUIL.

J'aurai plus tard encore quelque chose à vous demander.

(Elle entre dans la boutique.)

## SCÈNE V.

PITOIS, GIBOREAU.

GIBOREAU.

Eh bien ! jeune homme, qu'est-ce que je vous disais ?

PITOIS.

Quoi ! sergent, est-ce que vous penseriez ?...

GIBOREAU.

Certainement... votre pompon a donné dans l'œil à la beauté.

PITOIS.

O prestige de la gloire et de l'uniforme !

GIBOREAU.

Allons, Pitois, soyez fier... redressez-vous... utilisez le physique que vous a donné la nature, et profitez des avantages de votre taille.

PITOIS, se dressant sur la pointe des pieds.

Oui, sergent... je dois avoir six pieds dans ce moment-ci.

GIBOREAU.

Très bien...l'air conquérant et mauvais sujet qui convient à un favori des belles.

PITOIS.

Comme ça, sergent ?

GIBOREAU.

Parfait... On dirait qu'il a fait toute sa vie le métier de séducteur.

PITOIS.

C'est pourtant la première fois.

GIBOREAU.

On ne le croirait pas... apparemment que c'était chez toi une vocation.

PITOIS.

Oui, sergent... je me sentais né pour l'amour et pour la gloire.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE SOLDAT CHARDIN.

CHARDIN.

On demande le chasseur Pitois pour la corvée.

GIBOREAU.

Quelle corvée ?

CHARDIN.

C'est à lui de balayer la cour de la caserne.

PITOIS.

Allons donc ! j'étais hier de cuisine.

CHARDIN.

Justement... t'es aujourd'hui de balayage.

PITOIS.

C'est possible... mais j'ai pas le temps.

GIBOREAU.

Ce mot-là n'est pas français ! un militaire a toujours le temps de faire son devoir.

PITOIS.

Mais, sergent, vous savez bien ?...

GIBOREAU.

Je sais que quand la discipline commande, il faut obéir... la gloire est à ce prix... remettez le balai au chasseur.

PITOIS, prenant le balai.

C'est vexant, tout de même, des fonctions comme ça pour un guerrier !

(Il se met à balayer avec précipitation.)

GIBOREAU.

De la modération, du calme... conservons la dignité de notre état.

PITOIS.

Oui, dans ce moment ma dignité c'est du propre !... je la donnerais pour deux sous.

GIBOREAU, à demi-voix.

On ouvre la porte du magasin... voici, je crois, ta passion.

PITOIS.

Oh !... cachez-moi, je vous en prie !... qu'elle ne me voie pas avec cette arme-là à la main.

GIBOREAU.

Crois-tu qu'elle n'en ait jamais fait usage ?... c'est un des attributs du beau sexe, une de ses occupations les plus chères.

PITOIS.

C'est possible, mais on a là-dessus ses idées.

GIBOREAU.

Enfant que tu es !... renferme-toi dans ta conscience et le sentiment de ta consigne... poursuis ta tâche et ne t'inquiète pas.

PITOIS.

Je vais me dissimuler dans un nuage de poussière.

(Il balaye avec force et précipitation.)

Digitized by Google

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; Mme DE VERTEUIL, sortant du magasin.

MADAME DE VERTEUIL, à la cantonade.

Remettez toutes mes emplettes à mon domestique... Vous enverrez la facture à mon mari.

GIBOREAU, fredonnant pour se faire remarquer.

Voilà (*ter.*)
Le vrai guerrier français !

PITOIS, à part.

S'il croit qu'il a une belle voix !... on dirait un canard enrhumé.

MADAME DE VERTEUIL, s'approchant de Giboreau qui va au-devant d'elle.

Monsieur, est-ce que votre jeune homme n'est plus là?

GIBOREAU.

Si, madame... il n'avait garde de s'éloigner... il est trop Français pour ça... (Appelant.) Pitois !

PITOIS, lui tournant le dos.

Perfide sergent !... le plus souvent que je me retournerai.

GIBOREAU.

Autant que mes moyens me permettent d'en juger, vous vous intéressez à son sort ?

MADAME DE VERTEUIL.

Mais, oui... et quand il saura le motif...

GIBOREAU.

Il est impatient de l'apprendre de votre bouche... (Appelant.) Pitois !

PITOIS, à part.

J'aime mieux m'en aller pour sauver le prestige.

(Il rentre dans la caserne.)

GIBOREAU, se retournant.

Ah çà ! qu'est-ce qu'il fait donc ?,

MADAME DE VERTEUIL.

Mais il s'en va, comme vous voyez.

GIBOREAU.

En effet... excusez son inexpérience... c'est un triple conscrit... étranger aux règles des bienséances, et, par conséquent, de la galanterie.

MADAME DE VERTEUIL.

Dites-moi, est-on content de lui?

GIBOREAU.

Enchanté... il n'y a qu'une voix au régiment.

MADAME DE VERTEUIL.

C'est donc un bon sujet ?

GIBOREAU.

Presque une demoiselle... ne buvant jamais que de l'eau... il est vrai qu'il y est forcé... il n'a pas d'argent.... et vous comprenez que quand la monnaie est absente... mais Pitois n'a pas besoin de ce stimulant... il est enclin à la sobriété par caractère comme par nécessité.

MADAME DE VERTEUIL.

J'en suis bien aise pour lui.

GIBOREAU.

Il n'a point encore étrenné la salle de police... estimé de ses chefs, adoré de ses camarades, il est le modèle de la chambrée. Il aurait un prix de sagesse, si le colonel en donnait... mais il n'en donne pas.

MADAME DE VERTEUIL, souriant.

Ah ! le colonel n'en donne pas ?... je le crois, et vous remercie de tout ce que vous venez de m'apprendre... Faites-moi le plaisir de dire à M. Pitois de passer aujourd'hui chez moi, à six heures, avant mon dîner.

GIBOREAU.

Chez vous ?

MADAME DE VERTEUIL.

Oui, grande rue, n. 6, madame de Verteuil.

GIBOREAU.

Ça suffit, madame... il sera exact au rendez-vous... vous l'y verrez accourir sur les ailes de l'espérance... Je le mettrais au cachot s'il y manquait !

MADAME DE VERTEUIL.

AIR : Allons, donnez-moi le bras (du CHIEN DU CHATEAU).

Ça n'aurait pas de raison...
Comment ?... je serais la cause
Qu'on l'enverrait en prison !...

GIBOREAU.

Ce serait la moindre chose.
Il s'y rendrait sans sourciller...
Moi qui vous parl', je suis capable
D'aller jusqu'à l' fair' fusiller...
Si ça peut vous être agréable.

ENSEMBLE.

GIBOREAU.

L' soldat qui s' fait un' raison,
Sait à quoi l'état l'expose :
Les arrêts et la prison
Sont pour lui la moindre chose.

MADAME DE VERTEUIL.

Merci de l'intention !
Comment! pour si peu de chose
Vous l'enverriez en prison !
A ces rigueurs je m'oppose.

(Elle fait signe à son domestique de la suivre, et sort.)

## SCÈNE VIII.

GIBOREAU, puis CATHERINE.

GIBOREAU, suivant madame de Verteuil des yeux.

Un voile sur son chapeau et un domestique en livrée !.... c'est pour ne pas être reconnue.... fameux genre! Voilà ce que c'est de donner à ces conscrits des leçons dont ils profitent : ça nous fait du tort.

CATHERINE, entrant avec un panier de provisions.

Pardon, excuse, monsieur le militaire...

GIBOREAU.

Elle est gentille, celle-là !.. elle vaut bien

Digitized by Google

l'autre... costume à part... et je ne tiens pas au costume... au contraire.

CATHERINE, montrant la caserne.

N'est-ce pas ici que demeure le deuxième de ligne arrivé ce matin ?

GIBOREAU.

Oui, séduisante femme de chambre. (A part.) A mon tour, maintenant.

CATHERINE.

Je ne suis pas femme de chambre; je suis cuisinière.

GIBOREAU.

C'est encore mieux... la cuisine est le soutien de l'amour.

CATHERINE, timidement et après avoir regardé autour d'elle.

Et dites-moi, monsieur le militaire...

GIBOREAU.

Tout ce que vous voudrez.

CATHERINE.

S'il n'y a pas dans le régiment... un soldat bien gentil et bien aimable?

GIBOREAU, relevant son col.

Il y est.

CATHERINE.

En vérité ?

GIBOREAU, de même.

Présent !

CATHERINE, vivement.

Il y est à présent?.. j'en étais sûre... un petit... un nommé Pitois.

GIBOREAU.

Pitois ! encore une !.. ce gaillard-là va trop vite... Entrez, mademoiselle, vous le trouverez dans la cour de la caserne... le balai à la main.

CATHERINE.

Oh ! non... je n'oserai jamais entrer dans une caserne... et encore moins le faire venir à la maison... car monsieur n'aime pas les militaires et se met en colère à la vue d'un uniforme.

GIBOREAU, d'un air méprisant.

Pékin !

CATHERINE.

Mais si vous vouliez dire à Pitois que tantôt, à huit heures... quand mon ouvrage est finite... je vais d'ordinaire me promener un instant sur le *Martroi*... et que s'il veut y venir, sans faire semblant de rien... il trouvera quelqu'un qu'il sera peut-être bien aise de voir.

GIBOREAU, à part.

Est-il heureux !.. (Haut.) Je lui dirai mot pour mot la missive... Mais voyez-vous, belle cuisinière, le chasseur Pitois a bien de l'ouvrage aujourd'hui... l'ouvrage donne beaucoup dans le régiment.

CATHERINE.

S'il ne peut pas, ce sera pour un autre jour.

GIBOREAU.

Nous sommes tous occupés... excepté moi, disponible par hasard pour le quart d'heure.

CATHERINE.

Vous êtes bien bon... et je vous demande pardon de ne pas causer plus long-temps... j'ai à m'occuper du dîner de monsieur qui gronde toujours... Adieu, monsieur le sergent... n'oubliez pas ma commission.

(Elle sort.)

## SCÈNE IX.

GIBOREAU, puis PITOIS.

GIBOREAU.

Sa commission ?.. C'est donc à dire que je je suis l'aide-de-camp, le major-général du conquérant Pitois !

PITOIS, s'avançant avec précaution.

Elle est partie, sergent?

GIBOREAU.

Eh ! oui, clampin !... tu as plus de bonheur que tu ne mérites... encore une passion !... une seconde...

PITOIS.

Est-il possible ?... deux à-la-fois ! voilà que ça commence.

GIBOREAU.

Quand je te le disais... Une petite qui te demande un instant d'entretien, ce soir... à la brune.

PITOIS.

Une princesse ?

GIBOREAU.

Qui revient du marché : car elle avait un panier à son bras.

PITOIS.

Qu'est-ce que ça signifie ?

GIBOREAU.

Ça signifie qu'elle appartient à la classe estimable des cuisinières.

PITOIS.

Fi donc !... sergent, pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas sorti de la cuisine par une porte pour y rentrer par une autre. Je m'adonne définitivement aux grandes dames... à celle en question... pourvu que ma position humiliante de tout-à-l'heure ne m'ait pas fait du tort auprès d'elle.

GIBOREAU.

Du tout.

PITOIS.

Quoi, ce balai que j'avais à la main....

GIBOREAU.

Lui a montré ta grace et ta dextérité dans toutes les exercices du corps... et elle m'a dit, elle-même : « Ce petit chasseur m'a subjugué... « qu'il est bien en uniforme ! »

PITOIS.

Oh ! que c'est flatteur !

Digitized by Google

GIBOREAU.

C'est-à-dire, je crois que c'est l'autre qui a parlé ainsi.

PITOIS.

L'autre?... la cuisinière?

GIBOREAU.

C'est possible... tu en as déja tant qu'on ne s'y reconnaît plus... Enfin toutes les deux m'ont fait l'aveu de leur flamme.

PITOIS.

Ah! sergent!

GIBOREAU.

Et toutes deux te donnent rendez-vous pour ce soir.

PITOIS.

Cré coquin! j'aurai pas perdu pour attendre.

GIBOREAU.

J'espère, jeune homme, que vous soutiendrez l'honneur du corps!

PITOIS.

Oui, sergent, oui, mon maître!... et savez-vous comment elle se nomme?

GIBOREAU.

La petite?

PITOIS.

Fi donc!

GIBOREAU.

Elle ne m'a pas dit son nom.

PITOIS.

Tant mieux... mais l'autre, la grande?

GIBOREAU, à haute-voix.

C'est madame de Verteuil.

PITOIS.

Chut!

GIBOREAU, de même.

Elle demeure grande rue, n° 6.

PITOIS.

J'espère que ça ne sortira pas du régiment?

GIBOREAU.

Sois tranquille... Je n'irai pas mettre d'autres personnes dans la confidence... d'autant qu'elle t'attend aujourd'hui.

PITOIS.

J'ai bien entendu... et à quelle heure?

GIBOREAU.

Dans quelques minutes, à six heures précises.

PITOIS.

Ah! diable!

GIBOREAU.

Qu'est-ce que t'as?

PITOIS.

A c't' heure-là je suis de faction... je pourrai pas.

GIBOREAU.

C'est malheureux.

PITOIS.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de manquer son tour?

GIBOREAU.

La discipline est inexorable et l'ordre du service avant tout.

PITOIS.

C'est embêtant tout de même!

GIBOREAU.

Pas d'expressions équivoques... Avant d'être au beau sexe, vous appartenez à la gloire, et c'est elle qui a inventé les factions.

PITOIS.

Elle aurait bien dû trouver autre chose.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CAPORAL CROUTELLE.

LE CAPORAL.

Pitois, préparez-vous à relever la sentinelle.

PITOIS.

Une minute seulement. (A Giboreau.) Mais, comment donc faire?

GIBOREAU.

Va prendre ton fusil.

PITOIS.

Mais, ce rendez-vous qui m'attend?

GIBOREAU.

Il ne faut pas qu'il soit perdu... j'irai à ta place.

PITOIS.

Sergent, pas de mauvaise plaisanterie!.... (mettant son bonnet-de-police de travers.) il y aurait du sang!

GIBOREAU.

Ne vas-tu pas te fâcher!...

PITOIS.

Oui... je me sens tout en feu... Ça me ferait plaisir de me rafraîchir d'un coup de sabre.

GIBOREAU.

Calme-toi, conscrit... je n'irai pas.

PITOIS.

Eh bien! si... il faut que vous y alliez...

GIBOREAU.

Ah çà! girouette d'amoureux, tâche un peu de savoir ce que tu veux.

PITOIS.

Je veux que vous y alliez... mais seulement pour lui dire: « Le chasseur dont il s'agit est en faction... il ne peut pas venir. »

GIBOREAU.

Soit... je vais aller lui dire ça.

PITOIS.

Mais sans plus et sans commentaires.

GIBOREAU.

Je te le promets.

PITOIS.

Je la confie à votre délicatesse.

GIBOREAU.

Je la conserverai tout entière à ton amour.

PITOIS.

Merci, sergent, je vous embrasserais... si ça

Digitized by Google

pouvait vous être agréable, et si je n'étais pas de faction...

LE CAPORAL.

Eh bien!

PITOIS.

Voilà, caporal. (A Giboreau.) Je ne vous dis pas adieu.

(Il va prendre son fusil sous la porte de la caserne et relève le factionnaire.)

GIBOREAU, en s'en allant.

J'ai pris un engagement un peu téméraire, car enfin, si elle a des yeux et qu'elle s'y connaisse... Tant pis... ce ne sera pas ma faute... je m' risque.

(Il sort. — Pendant ce temps, Pitois a relevé la sentinelle, et se trouve en faction à la porte de la caserne.)

## SCÈNE XI.

PITOIS, se promenant.

A la bonne heure; si elle pouvait me voir maintenant... le fusil sur le bras, ça vous donne tout de suite une tournure noble et distinguée, ça vous change tout-à-fait... moi-même ça m'électrise! quand je sens le chien qui m'entre dans l'épaule, ça me fait plaisir, j'éprouve une jouissance martiale... il me semble que je suis en ligne et que je vais marcher à l'ennemi... oh! Dieu! comme je taperais!... comme j'enfoncerais!... comme j'avancerais!... Si j'avais été à Austerlitz et à Wagram, Dieu sait ce que je serais maintenant... Moi, d'abord, j'avais un avantage pour devenir grand... c'est que j'étais petit... les balles, les boulets m'auraient passé par-dessus la tête, et j'aurais abordé à la baïonnette... v'lan!... Aïe! aïe!... v'là que je me suis écorché le bras... déja une blessure... c'est un des profits du métier... mais ça ne compte pas en temps de paix... il n'y a pas de plaisir, il n'y a pas de gloire... il n'y a que de l'amour. Ça me fait penser que le sergent ne revient pas vite: il n'avait pourtant pas tant de choses à dire. Oh! oh! v'là des idées de toutes les couleurs qui me trottent par la tête... Que je suis bête!... la grande rue est là, tout près... en m'avançant un peu à l'entrée, j'apercevrai peut-être ce qui se passe dans la maison... on n'est pas curieux, mais on est bien aise de savoir... je vais essayer...

(Il pose son fusil dans la guérite, et s'avance sur la pointe du pied à l'entrée de la rue.)

## SCÈNE XII.

PITOIS; UN OFFICIER, sortant de la caserne.

L'OFFICIER, à la cantonade.

L'intention du colonel est qu'aucun soldat ne sorte, ce soir, de la caserne... ils sont consignés jusqu'à demain... je vais donner l'ordre au factionnaire... (Se retournant.) Vous aurez soin, factionnaire... Eh bien! où est-il donc?... est-ce qu'il s'est endormi dans la guérite?... non... il faut qu'il soit allé se promener... (Appelant.) Factionnaire!

PITOIS, accourant.

Présent, capitaine!

(Il fait le signe du port d'armes.)

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que vous faites là?

PITOIS.

Je porte arme.

L'OFFICIER.

Est-ce que vous plaisantez?... où est votre fusil?

PITOIS.

C'est vrai... l'habitude de l'exercice... je l'ai déposé dans la guérite... je vais le reprendre.

L'OFFICIER.

Ah! c'est comme ça que vous faites votre faction!... en la quittant, vous irez à sa salle de police.

PITOIS.

Mais, capitaine...

L'OFFICIER.

Vous y resterez jusqu'à demain matin.

PITOIS.

Permettez-moi de vous dire...

L'OFFICIER.

Douze heures de plus, si vous répliquez.

PITOIS.

Je me tais.

(L'officier rentre dans la caserne; au moment où il passe devant Pitois, ce dernier porte les armes.)

## SCÈNE XIII.

PITOIS, puis GIBOREAU.

PITOIS, avec un dépit concentré.

Et il faut encore que je lui rende les honneurs militaires... c'est capable de dégoûter de la gloire... pour mon compte je commence à en avoir assez...

GIBOREAU, entrant vivement.

Ça va bien, ça va bien!... heureux chasseur, tu peux te vanter d'être né coiffé.

PITOIS.

Comment ça, sergent?

GIBOREAU.

Je me suis acquitté de ton message auprès de la beauté. Une fameuse conquête... un bel hôtel, avec une guérite et un factionnaire à la porte.

PITOIS.

Ah! diable!

GIBOREAU.

C'est la femme du receveur-général.

PITOIS.

Sapresti!



Digitized by Google

GIBOREAU.

Tu auras à ta disposition tous les écus du département.

PITOIS.

Part à nous deux, sergent! je paierai le petit-verre!

GIBOREAU.

Ça n'est pas de refus... (A demi-voix.) L'heure du rendez-vous est changée.

PITOIS.

Bon!

GIBOREAU.

Elle t'attendra à huit heures.

PITOIS.

A huit heures!... cré coquin de sort! j' puis pas y aller.

GIBOREAU.

C'est juste : c'est l'heure de l'autre.

PITOIS.

Eh non! c'est l'heure d'autre chose.

GIBOREAU.

Ah çà! jeune homme, vous le faites donc exprès?

PITOIS.

Mais non... c'est une fatalité... faut que je me rende à la salle de police en quittant ma faction.

GIBOREAU.

Alors, c'est moi qui me transporterai aux pieds de la beauté.

PITOIS.

Allez-vous recommencer, sergent?

GIBOREAU.

Au contraire, je veux en finir... tu m'as mis en avant : qu'est-ce qu'on penserait de moi! qu'est-ce que l'on dirait du régiment! nous sommes tous solidaires aux yeux des belles... n'avons-nous pas le même numéro sur nos boutons?

PITOIS.

Ça m'est égal... et puisqu'on m'exaspère, j'envoie promener les arrêts, la salle de police, et tout le bataclan.

GIBOREAU.

Mon ami, ce ne sont que des ronces légères, dont se trouve parsemé le chemin de la gloire.

PITOIS.

Au diable la gloire!...

GIBOREAU.

Ne blasphémons pas, jeune homme!... elle est notre idole à tous!

PITOIS.

Dans ce moment, je ne connais que l'amour!... je suis tout à lui... je ne veux pas de la salle de police, je n'irai pas!

GIBOREAU.

Mais le caporal est là pour t'y contraindre.

PITOIS.

Je l' défie bien de m'y retenir... je percerai les toits, les murailles... je briserai les portes et les serrures... et nous verrons si l' caporal...

GIBOREAU.

Justement, le voilà qui vient te chercher.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES; LE CAPORAL, suivi de DEUX SOLDATS.

PITOIS, à part.

Deux hommes avec lui!... je ne serais pas le plus fort... Un simple pékin va où il veut... et moi, parceque j'ai le pompon des héros et l'indépendance militaire, je suis libre de n'aller nulle part...

GIBOREAU.

Qu'à la salle de police.

PITOIS.

J'irai donc... mais je me tuerai.

GIBOREAU, à demi-voix.

Et la beauté qui t'attend!

PITOIS.

C'est pour ça.

GIBOREAU.

Du tout, blanc-bec! il ne faut jamais se tuer pour les femmes... ça regarde l'ennemi... Laisse-toi emmener par le caporal... tantôt, en faisant ma première visite, j'aurai soin que la porte de la salle de police soit mal fermée... le reste te regarde.

PITOIS.

Oui, sergent... je sauterai par-dessus les murs de la caserne... et je courrai à mon rendez-vous.

GIBOREAU.

Lequel? ça t'en fait deux à la même heure.

PITOIS.

Ça va sans dire.... celui.... de la grande dame.

GIBOREAU.

Alors je me charge de l'autre.

PITOIS.

C'est dit... part à nous deux... (Baissant la voix.) A huit heures je m'esquive.

GIBOREAU.

Et rentré avant minuit!... c'est l'heure de la seconde visite, et si on ne te trouvait pas!...

PITOIS.

Qu'est-ce qu'on pourrait me dire?

GIBOREAU.

Tu serais traduit devant un conseil de guerre, qui pourrait te procurer à volonté l'emprisonnement, le boulet ou la fusillade.

PITOIS.

Toujours la suite de la gloire!

GIBOREAU.

Toujours!

PITOIS.

Merci... j'ai déja assez du commencement, je ne veux pas de la suite.

FINAL.

AIR de BRUNO (final du deuxième acte).

LE CHOEUR.

Jeun' fils de Bellone,
Puisqu' la gloire ordonne

Digitized by Google

Qu on vous emprisonne,
Soumettez-vous,
Et marchez avec nous!

GIBOREAU.

Jeun' fils de Bellone,
Puisqu' la gloire ordonne
Qu'on vous emprisonne,
Soumettez-vous!
(A demi-voix.)
Et surtout filez doux!

PITOIS, à demi-voix, à Giboreau.

La rue est déserte..
Qu' la port' reste ouverte
Et l' chasseur alerte
S'échapp'ra sans bruit...

GIBOREAU, à demi-voix.

Au r'tour sois fidèle!

PITOIS.

Oui, quittant la belle,
Au cachot, plein d' zèle,
J' rentre avant minuit.

ENSEMBLE.

PITOIS.

Puisqu' la gloire ordonne
Que l'on m'emprisonne,
A vous j' m'abandonne...
(A part.)
Je file doux
Pour mieux les tromper tous...

LE CHOEUR ET GIBOREAU.

Jeun' fils de Bellone, etc.

(Le caporal et les soldats emmènent Pitois; celui-ci, en s'en allant, fait des signes à Giboreau. — La toile tombe.

# ACTE SECOND.

Le théâtre représente une pièce élégante. Porte dans le fond. Des deux côtés de la porte, une fenêtre donnant sur le jardin. A droite, une porte qui conduit aux autres pièces de l'appartement; à gauche, une porte qui conduit à la cuisine. D'un côté, un guéridon; de l'autre, une espèce de toilette. Un cartel est suspendu à la muraille.

## SCÈNE I.

Mme DE VERTEUIL, qui vient de reconduire quelqu'un, et qui tient encore entr'ouvert un des battants de la porte du fond.

Adieu, colonel, recevez mes remercîments... (En scène.) C'est très aimable à lui d'y avoir mis autant d'empressement... je sais bien que c'est une obligeance un peu intéressée; mais enfin, quel qu'en soit le motif, j'ai obtenu ce que je voulais, et je dois lui en savoir gré : car c'est une bonne action que j'ai faite..... Eh! mon Dieu! qu'a donc Catherine? comme elle paraît contente!

## SCÈNE II.

Mme DE VERTEUIL, CATHERINE.

CATHERINE.

Ah! madame, je n'en puis plus!... je suis toute joyeuse. Vous savez bien ce jeune homme qui me faisait la cour au pays?...

MADAME DE VERTEUIL.

M. Pitois?

CATHERINE.

C'est ça... Anastase Pitois, un joli garçon, qui avait tant de dispositions pour la cuisine, qu'il n'aimait pas, et s'est fait soldat pour la gloire, qu'il aimait trop!

MADAME DE VERTEUIL.

Je m'en souviens parfaitement.

CATHERINE.

Eh bien, madame, il est ici... c'est son régiment qui est arrivé hier.

MADAME DE VERTEUIL, à part.

Elle croit que je ne le sais pas.

CATHERINE.

Ça m'a tout de suite donné une idée : si madame voulait, comme elle me l'a promis, voir dans quelques jours le colonel...

MADAME DE VERTEUIL, à part.

Elle ne se doute pas qu'il sort d'ici.

CATHERINE.

N'est-ce pas que vous voudrez bien?

MADAME DE VERTEUIL.

Oui, mon enfant... j'y ai déja songé... je me suis même occupée de ce que tu desires... Je voulais d'abord savoir si ton prétendu mérite ce que nous voulons faire pour lui... je l'avais prié de venir me parler.

CATHERINE, avec joie..

En vérité!

MADAME DE VERTEUIL.

Il n'a pas pu... il était de garde, mais ce sera pour plus tard.

CATHERINE.

Ah! que vous êtes bonne!

MADAME DE VERTEUIL.

Il viendra ce soir à huit heures.

CATHERINE, vivement.

A huit heures! (à part.) Ah! mon Dieu!

MADAME DE VERTEUIL.

Qu'est-ce que ça te fait?

CATHERINE.

Rien du tout. (A part.) Moi, qui allais deman-

Digitized by Google

der à madame la permission d'aller voir ma cousine !... je ne sortirai pas. (Haut.) Et pourquoi donc, madame, qu'il vient ce soir ?

MADAME DE VERTEUIL.

Dans ton intérêt et le sien : j'ai sur lui des vues que je t'expliquerai, quand je saurai si lui-même consent à ce que je propose.

CATHERINE.

Je vous réponds qu'il ne demandera pas mieux.

MADAME DE VERTEUIL.

Je l'espère ; mais encore faut-il le consulter. (On entend le bruit d'une voiture.) Quel est donc ce bruit ?

CATHERINE.

C'est monsieur qui rentre avec la voiture.

MADAME DE VERTEUIL.

Mon mari était donc sorti ?

CATHERINE.

Oui, madame ; mais il n'avait prévenu personne, et n'avait emmené que le cocher.

MADAME DE VERTEUIL.

Il aura voulu aller promener sa mauvaise humeur et ses ennuis ; il est, aujourd'hui, encore plus mal disposé qu'à l'ordinaire.

CATHERINE.

Tant pis, madame : car je suis fautive.

MADAME DE VERTEUIL.

Comment cela, Catherine ?

CATHERINE.

C'est pourtant pas ma faute...madame, vous allez en juger. Il y a une heure et demie, en ouvrant la fenêtre de ma cuisine, j'aperçois un homme collé contre le mur de la rue... il ne bougeait pas... seulement, il tournait le dos à la neige et au vent, et soufflait dans ses doigts pour se distraire de l'onglée.

MADAME DE VERTEUIL.

Voilà qui est singulier !

CATHERINE.

C'est ce que j'ai pensé... après ça, je me suis dit : C'est un particulier qui est bien aise de prendre l'air... il y a la main et il en est le maître... la rue est à tout le monde, n'est-ce pas, madame ?

MADAME DE VERTEUIL.

Sans doute... cependant, par le froid qu'il fait...

(Elle réfléchit.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, PITOIS.

PITOIS, à part, ouvrant avec précaution la porte du fond.

Me v'là arrivé...Ellen'est pas seule...attendons.

(Il referme vivement la porte, et disparaît.)

MADAME DE VERTEUIL.

Tu n'as donc pas cherché à savoir ?...

CATHERINE.

Mon Dieu ! non... ça m'était sorti de la tête, je n'y pensais plus... mais v'là qu'une heure après, je jette une chaudronnée d'eau qui tombe sur le même individu, qui y était encore.... comme si je pouvais le deviner !

MADAME DE VERTEUIL.

Et qu'est-ce que tu as fait ?

CATHERINE.

J'y ai crié gare !.. après qu'il a eu tout reçu.

MADAME DE VERTEUIL.

Il était bien temps !

CATHERINE.

Du reste, il n'a rien dit... il a senti qu'il était dans son tort... mais, plus tard, il peut changer d'idée.

MADAME DE VERTEUIL, souriant.

Il fera mieux de changer d'habit.

CATHERINE.

Oui, madame...

MADAME DE VERTEUIL.

C'est bien... je vais rejoindre mon mari, et savoir s'il veut souper maintenant.

CATHERINE.

Moi, je vais tout préparer dans ma cuisine... ça sera prêt, quand vous sonnerez.

(Madame de Verteuil sort par la porte à droite, Catherine par celle qui est à gauche.)

## SCÈNE IV.

PITOIS, entrant par le fond.

Plus personne ! je puis entrer avec mystère et confiance... Quoi qu'en dise le sergent, c'est pas tout plaisir d'être amoureux... J'étais en faction, à guetter le moment favorable, quand j'ai reçu sur le corps une certaine quantité d'eau qui ne tombait pas du ciel... j'aime à penser qu'elle était propre... (portant sa manche sous son nez.) oui, pas la moindre odeur... ça m'a d'abord fait plaisir, parce que c'était tiède... mais, petit à petit, ça s'est refroidi, et, maintenant, c'est un glaçon... j'suis tout d'une pièce... je ne me sens plus... j'sais pas si j'existe. (Il frappe ses bras l'un contre l'autre pour se réchauffer.) J'ai tenu bon tout de même... j'ai attendu qu'une voiture rentrât dans la maison et je me suis glissé avec... sans être aperçu... n'y avait pas de lanterne sous la porte cochère.... Ici, c'est pas comme à Paris : ils n'connaissent pas le gaz.... ils tiennent à l'obscurité.... c'est propice aux amours : les dames d'Orléans sont pas bêtes ! Maintenant, comme l'a dit le sergent, faut triompher en courant ; j'ai pas de temps à perdre : car, à minuit, je dois être rentré à la caserne...J'éprouve là une émotion... un tic-tac... (portant la main sur son estomac.) j'ai cru que c'était le cœur et décidément c'est l'estomac.. huit heures sont sonnées depuis long-temps..c'est

Digitized by Google

l'heure du rendez-vous, mais c'est aussi l'heure du souper... et depuis que j'attends au grand air... je me sens un amour... et un appétit... à mesure que celui-ci augmente, l'autre diminue, parcequ'une passion à jeun ça n'a plus de force... avec ça, que ce salon m'intimide... je n'ose pas m'asseoir sur ces beaux fauteuils... j' suis pas à mon aise... (Regardant une porte qui s'ouvre, et reculant.) Oh! v'là une porte qu'on ouvre!... c'est elle!... Dieu! qu'elle est bien mise! ça me fait peur!... moi qui suis accoutumé au molleton et à l'indienne... encore si c'était une robe de percale, je ne dis pas... mais une robe de soie... Allons, Pitois, du courage!

## SCÈNE V.

PITOIS, Mme DE VERTEUIL.

MADAME DE VERTEUIL, sans voir Pitois.

Il n'a jamais été de plus mauvaise humeur... j'ai vainement essayé de le ramener... toujours à me parler du colonel... c'est son idée fixe.

AIR : Ah! monseigneur, etc.

Sa jalousie à chaque instant redouble
Et me poursuit d'un refrain éternel :
« Vous rougissez, vous éprouvez du trouble
« En entendant nommer le colonel. »
De tels discours, si je sais m'y connaître,
Mari prudent, il devrait se garder...
Il me dit tant : « Vous l'aimez! » que peut-être
Il finirait par me le persuader.

PITOIS, éternuant.

Atchum!

MADAME DE VERTEUIL, se retournant.

Ah! vous voilà, monsieur?

PITOIS.

Oui, c'est moi, Pitois, que vous attendez.

MADAME DE VERTEUIL.

Et comment êtes-vous entré?

PITOIS.

Au même instant que la voiture.

MADAME DE VERTEUIL.

Avez-vous rencontré ma domestique?

PITOIS.

Non, madame.

MADAME DE VERTEUIL.

J'aime autant qu'elle ne vous ait pas vu.

PITOIS, à part.

Il paraît qu'on ne l'a pas mise dans la confidence.

MADAME DE VERTEUIL.

Approchez, monsieur Pitois.

PITOIS, à part.

Dieu! comme elle me regarde!

MADAME DE VERTEUIL, de même.

Pas mal... on pourrait plus mal choisir.

PITOIS, de même.

La v'là qui s'enflamme... prenons notre petit air conquérant.

MADAME DE VERTEUIL.

Il sent encore son village... un peu gauche, un peu timide...

(Elle s'asseoit sur un fauteuil.)

PITOIS, à part.

Cré coquin!... elle croit que j'ai peur! eh bien! elle a raison.

MADAME DE VERTEUIL.

Quel est votre âge?

PITOIS.

Vingt-trois ans, à la Saint-Martin.

MADAME DE VERTEUIL.

Cela commence à compter.

PITOIS, avec l'accent du doute.

Hum!... si vous voulez.

MADAME DE VERTEUIL.

Combien y a-t-il que vous êtes au régiment?

PITOIS.

Six mois et dix-huit jours.

MADAME DE VERTEUIL.

Vous y trouvez-vous bien?

PITOIS, avec l'accent du doute.

Hum!... si vous voulez... la nourriture pourrait être plus soignée.

MADAME DE VERTEUIL.

Avez-vous du goût pour le service?

PITOIS, de même.

Hum... si vous voulez... jusqu'à présent...

MADAME DE VERTEUIL.

Je conçois que quand on n'a pas l'espoir d'avancer...

PITOIS, à part.

Comme tout cela est plein d'amour!... et ne trouver rien à lui dire!

MADAME DE VERTEUIL, se levant.

Monsieur Pitois, je m'intéresse à vous.

PITOIS.

Je m'en doutais, madame... j'avais deviné... ou plutôt le sergent m'avait dit... (A part.) Ça serait là le moment de me déclarer.

MADAME DE VERTEUIL.

J'espère que vous justifierez mes bontés.

PITOIS.

Certainement... c'est mon intention... (A part.) Tant pis, je vais lui prendre la taille.

MADAME DE VERTEUIL, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc?

(Elle regarde Pitois.)

PITOIS, à part.

Je n'oserai jamais tant qu'elle me regardera.

MADAME DE VERTEUIL, à part.

Le drôle de garçon!... il paraît que je l'intimide.

PITOIS, à part.

J' vas la lui prendre sans qu'elle me voie...

(Il recule de quelques pas, s'avance les bras tendus vers madame de Verteuil, puis recule de nouveau et recommence plusieurs fois ce jeu de scène.)

MADAME DE VERTEUIL, se retournant.

Comment, vous êtes par-là?...

Digitized by Google

PITOIS.

Oui, c'était pour mieux vous voir... (A part.) Elle me tournait le dos... j'dis des bêtises.

MADAME DE VERTEUIL.

Avant de vous faire connaître mes projets, monsieur Pitois, j'ai quelque chose à vous donner.

(Elle se dirige vers sa toilette dont elle ouvre les tiroirs.)

PITOIS.

O Dieu! qu'est-ce que c'est?... (A part.) La recette du département... ou bien une montre d'or, peut-être... J'aimerais assez une montre d'or; donnée par la beauté... ça ne coûte rien... (portant la main sur son cœur.) et, c'est plus cher.

MADAME DE VERTEUIL, lui remettant une lettre.

Prenez ce papier... il vous dira tout.

PITOIS, le prenant.

Ce papier?... (A part, le pesant de la main.) Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dedans?... ce n'est guères lourd.

MADAME DE VERTEUIL.

Eh bien?

PITOIS, feignant de lire l'adresse.

Oui, madame...

(On entend du bruit dans la coulisse et une voix forte qui appelle: Baptiste? Baptiste?)

MADAME DE VERTEUIL.

C'est mon mari qui s'impatiente.

PITOIS, à part.

Elle a un mari!... pauvre cher homme!

MADAME DE VERTEUIL.

Il va sans doute venir ici... je ne veux pas qu'il vous y trouve.

PITOIS.

Je conçois votre motif.

MADAME DE VERTEUIL.

Passez dans le jardin... après le souper, je vous ferai avertir et vous expliquerai mes intentions.

PITOIS.

Je crois que je les devine.

MADAME DE VERTEUIL, lui montrant la porte du fond.

Je l'entends... partez...

PITOIS.

Oui, madame... (A part.) Et je ne l'ai pas embrassée! (Au moment où elle lui tourne le dos, il lui envoie des baisers.) C'est toujours ça, c'est un à-compte.

(Au moment où elle se retourne, il s'arrête, fait un grand salut et sort.)

## SCÈNE VI.

### Mme DE VERTEUIL, M. DE VERTEUIL.

M. DE VERTEUIL, entrant par la porte à droite.

Baptiste!... Baptiste!... où est-il?... il y a une heure que je l'appelle... il semble qu'ici l'on se donne le mot pour me laisser égosiller.

MADAME DE VERTEUIL.

Ce n'est pas étonnant qu'on vous fuie: vous faites peur à tout le monde. Vous êtes si aimable!

M. DE VERTEUIL.

Je suis ce que je suis, madame, et je vous prie de croire que j'ai des raisons d'être très mécontent.

MADAME DE VERTEUIL.

Et moi, pensez-vous que je doive être enchantée de vivre avec un mari qui n'a jamais un mot agréable à me dire, qui ferme sa porte à tout le monde?

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'on peut faire de mieux quand on a une caisse et une femme à garder.

MADAME DE VERTEUIL.

Qui ne reçoit jamais personne?

M. DE VERTEUIL.

Un receveur-général ne reçoit que des écus.

MADAME DE VERTEUIL.

Qui toujours renfermé avec ses livres de compte, n'en sort que pour aller chasser sur ses terres ou dans son parc, et ne rapporte, quand il revient à la maison, que de l'ennui, de la fatigue et de la mauvaise humeur?

M. DE VERTEUIL.

Vous allez voir que c'est moi qui ai tort, et que la présence en ces lieux du colonel...

MADAME DE VERTEUIL.

Encore vos soupçons ridicules!

M. DE VERTEUIL.

Ridicules... c'est vous qui le dites... c'est plus commode que de les détruire.

MADAME DE VERTEUIL.

Tant que je ne connaîtrai point vos griefs...

M. DE VERTEUIL.

Vous voulez donc que je m'explique?

MADAME DE VERTEUIL.

Je vous le demande avec instance.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! soit... ce que j'ai, je vais vous le dire, et vous jugerez si mes craintes sont fondées.

MADAME DE VERTEUIL.

Voyons, monsieur.

M. DE VERTEUIL.

Il y a quelques années, j'étais garçon... je me trouvais en société avec le colonel... la conversation roulait sur les moyens de séduction que l'on peut employer près des dames...

MADAME DE VERTEUIL.

Et vous vous mêliez de la conversation?...

M. DE VERTEUIL.

J'écoutais... « Quand j'en veux à une femme, » disait le colonel, « je me fais l'ami du mari; je « l'invite à dîner. »

MADAME DE VERTEUIL.

Eh bien! monsieur?

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! madame, c'est là que je vous prends... A Paris, le colonel m'invite à un repas de corps chez Véry, un repas superbe, qui déja

Digitized by Google

était bien fait pour me donner des idées... N'importe ; j'ai dévoré mes soupçons... je me suis dit : Attendons !

MADAME DE VERTEUIL.

C'était prudent.

M. DE VERTEUIL.

A Chartres, où nous le retrouvons, il m'invite à un souper qui a duré jusqu'à trois heures du matin... Vin de Madère, vin de Chypre, vin de Champagne... c'était déja assez clair ; mais... je me suis contenu... j'ai dit : Nous verrons bien...

MADAME DE VERTEUIL.

En effet....

M. DE VERTEUIL.

Mais, aujourd'hui, à peine arrivé dans cette ville, et sous prétexte qu'il a dans son régiment un soldat qui fait admirablement la cuisine, il m'envoie pour demain une invitation à un magnifique déjeûner... La voilà... je la tiens... Qu'avez-vous à dire à cela ?...

MADAME DE VERTEUIL.

Que le colonel est un gourmand, et vous aussi.

M. DE VERTEUIL.

A d'autres !... vous ne voyez là qu'un repas, et moi j'y vois un mystère qu'à tout prix je veux pénétrer.

MADAME DE VERTEUIL.

Quoi ! monsieur, vous irez demain ?...

M. DE VERTEUIL.

Oui, madame, j'irai... mais ça ne se passera pas ainsi !.. et nous aurons une explication au dessert.

MADAME DE VERTEUIL.

Vous êtes fou !.. laissez cela et venez souper.

M. DE VERTEUIL.

Non, madame.., je ne souperai pas !

MADAME DE VERTEUIL.

Pour mieux faire honneur au déjeûner de demain ?

M. DE VERTEUIL.

C'en est trop !.. se railler ainsi de mes inquiétudes !

MADAME DE VERTEUIL.

J'espère qu'elles ne vous ôteront pas l'appétit.

M. DE VERTEUIL.

Parceque je mange de rage et de dépit... aussi ça ne me profite pas, vous le voyez...mais dans ce moment je ne peux pas... ça me ferait mal... j'ai là un poids de jalousie.

MADAME DE VERTEUIL.

Et le diner que vous avez fait chez le préfet.

M. DE VERTEUIL, se fâchant.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de sensibilité !

MADAME DE VERTEUIL, sonnant.

Le souper est-il prêt ?

CATHERINE, qui est entrée au bruit de la sonnette.

Oui, madame... ce sera moi qui vous servirai, parce que Baptiste est malade.

M. DE VERTEUIL, avec étonnement.

Ah ! il est malade ?

CATHERINE.

Même qu'il est allé se coucher.

MADAME DE VERTEUIL.

C'est bien... servez tout de suite... (A M. de Verteuil.) Vous permettez, monsieur ?..

M. DE VERTEUIL.

Certainement, madame... je vous souhaite beaucoup de plaisir.

(Madame de Verteuil salue son mari et sort.)

## SCÈNE VII.

M. DE VERTEUIL.

Je ne suis pas dupe de sa tranquillité apparente... on connaît ces ruses-là... il y a, ce soir, quelque chose qui n'est pas clair... ils s'entendent tous contre moi !..la sérénade d'aujourd'hui, le déjeûner de demain... jusqu'au domestique, qui, justement, se trouve indisposé et va se coucher, lui qui n'a jamais été malade... comme c'est vraisemblable !.. mais je serai attentif... je ne dormirai point... j'aurai l'oreille au guet... (Ecoutant). Qu'est-ce que c'est que ça ?.. il me semble que mes chiens ont abové... (Ouvrant la fenêtre, à droite.) On dirait qu'ils poursuivent quelqu'un dans le jardin... oui, ma foi... il faut que je m'assure de ça... j'ai là mon fusil qui est chargé à sel, pour tuer des moineaux, ça suffit pour donner une leçon à ceux qui se permettraient... (Le prenant.) Si on ne répond pas au *Qui vive*, je fais feu, sans pitié... ça leur apprendra...

## SCÈNE VIII.

M. DE VERTEUIL, CATHERINE.

CATHERINE, une serviette à la main.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas à table ?

M. DE VERTEUIL.

Non, je descends au jardin.

CATHERINE.

A c't' heure-ci ?.. avec votre fusil ?

M. DE VERTEUIL.

J'ai aperçu un oiseau de nuit que je serais bien aise d'ajuster.

CATHERINE.

Il fait trop noir... vous le manquerez.

M. DE VERTEUIL.

Peut-être : en visant bien...

(Il sort.)

CATHERINE.

Qu'il prenne garde de le perdre... il faut avoir la rage de la chasse, pour aller, si tard, chercher noise aux moineaux... ce n'est pas le mal qu'il va leur faire : il veut seulement les réveiller... Après ça, je ne suis pas fâchée que madame soupe toute seule... je lui tiendrai

Digitized by Google

compagnie, et nous causerons de mes peines de cœur, de mes espérances, de mon mariage... elle est si bonne!.. ça l'amuse de m'écouter... (On entend un coup de fusil.) Ah! mon Dieu! (Élevant la voix.) Ne vous effrayez pas, madame... c'est monsieur qui tire sa poudre aux moineaux... comme s'il n'avait pas autre chose à faire... (A elle-même.) Il y a de quoi donner un saisissement et une attaque de nerfs... si on était petite maîtresse.

(Elle sort à droite.)

## SCÈNE IX.

PITOIS.

(Il entre par la fenêtre à gauche dans le fond du théâtre.)

Scélérat de mari!.. il m'a pris en traître... je m'étais caché dans un taillis, lorsque j'ai reçu le coup... ô amour! (il porte vivement la main au bas de ses reins.) c'est toi qu'es cause que pour la première fois j'ai vu le feu... et encore je peux dire que je ne l'ai pas vu... mais, j'ai été touché... même que par l'effet du contre-coup j'ai lâché l' papier que je tenais à la main, la lettre qu'elle m'avait donnée... C'est pas l'embarras : à quoi que ça me servait? j' sais pas lire... l'essentiel était de m' tirer de là sans bruit... je m' suis faufilé à travers les arbres, en gardant l'*incogénito* jusqu'à la maison... j'ai trouvé au bas de la muraille une échelle, je l'ai appliquée contre cette fenêtre... et je suis monté malgré deux chiens qui étaient là et qui me mordaient les mollets pour me faire crier... mais je n' disais rien : un amant discret ne doit rien dire; mais c'est rude d'être heureux comme ça et de se taire... Patience!.. la beauté va venir... je me vengerai!.. c'est cet espoir qui me soutient... il n'y a même que ça qui me soutienne... je me vengerais encore mieux si j'avais soupé... mais c'est égal on ne peut pas tout demander à-la-fois... la beauté d'abord... Dieu! c'est le mari!

(Il se cache derrière la toilette.)

## SCÈNE X.

PITOIS, caché derrière la toilette; M. de VERTEUIL, rentrant par la porte du fond.

M. DE VERTEUIL.

Je n'ai pas pu l'atteindre; mais je suis sûr qu'il y a quelqu'un dans le jardin.

PITOIS, à part.

Les oiseaux sont dénichés.

M. DE VERTEUIL.

J'ai barricadé toutes les issues, fermé toutes les portes à double tour... je lui défie bien de s'échapper.

PITOIS, à part.

C'est déja fait.

M. DE VERTEUIL.

Quel que soit l'audacieux qui s'est introduit, voleur ou non, ça m'est égal, je le fais arrêter comme tel, ça dégoûtera les autres.

PITOIS, à part.

Est-il sournois, ce mari-là!

M. DE VERTEUIL, à voix basse.

Je vais, sans bruit, au poste le plus voisin, requérir quelques hommes... rira bien qui rira le dernier.

(Il sort et referme la porte du fond à double tour.)

## SCÈNE XI.

PITOIS, puis CATHERINE.

PITOIS.

Bon!.. le v'là parti!.. il nous a enfermés : tant mieux!.. on ne pourra pas nous déranger dans le tête-à-tête... et j'ai mon projet... cette fois-ci, je ne lui prendrai pas la taille... je ne dirai pas un mot... mais le sergent sera content de moi... On vient... en avant, Pitois!.. en avant le chasseur de la troisième!.. (Faisant quelques pas, puis s'arrêtant.) Cré coquin!.. une domestique!.. comment faire?...

CATHERINE.

O ciel! Pitois!

(Elle s'appuie sur le dossier d'un fauteuil.)

PITOIS, avec beaucoup de surprise.

Catherine!.. ma bonne amie!.. (A part.) Mon ancienne!.. oh! oh!..

CATHERINE, lui tendant la main.

Que c'est bien à toi d'être venu ainsi me voir!

PITOIS, à part.

Quelle idée!... (Haut.) Oui, ma petite... oui c'est pour toi que je suis venu. (A part.) Comme je mens!

CATHERINE.

Que je suis heureuse!... ils me disaient tant au village que c'était fini... que tu étais perdu pour moi...

PITOIS.

Ils te disaient ça?

CATHERINE.

Il y en avait un, sur-tout, qui me désolait, le père Leroux, l'épicier... il me répétait sans cesse, qu'au régiment, tu deviendrais un mauvais sujet, un dépensier, un coureur, et que tu ferais par-tout des maîtresses.

PITOIS.

Est-ce qu'il a servi, le père Leroux?

CATHERINE.

Certainement... il doit s'y connaître... aussi quand il parlait de ça, je me mettais à pleurer...

PITOIS.

V'là où l'on reconnaît un cœur sensible.

Digitized by Google

CATHERINE.

Je ne faisais plus que ça le jour et la nuit... j'avais les yeux gros et rouges... ça a ennuyé ma tante qui m'a mise à la porte.

PITOIS.

Te laisser sans appui, sans ressource !... toi, si jeune, si gentille... car tu me parais encore embellie... Oh ! oui... j'avais pas remarqué d'abord... Et comment as-tu fait ?

CATHERINE.

La providence a eu pitié de moi... je suis entrée au service d'une jeune dame qui m'a prise en amitié... c'est pas étonnant : j'avais tant envie de bien faire... j'étais si attentive ! toujours à mon ouvrage, jamais de distractions, de sorties, jamais d'autre plaisir que celui de penser à toi, et celui-là je le prenais en travaillant.

PITOIS.

Catherine !... il faut que je t'embrasse !

(Il l'embrasse.)

CATHERINE.

Du reste, la maison est excellente... j'ai mis de côté tous mes petits profits, mes gages d'une année... cela commence à faire une somme : trois cents francs !

PITOIS.

C'est énorme !

CATHERINE.

Eh ! bien, si cet argent-là peut t'aider à sortir de ce vilain régiment, à acheter ton congé, il est à toi... je te le donne... accepte-le bien vite, et c'est moi qui te devrai de la reconnaissance.

PITOIS, avec émotion.

Catherine ! Catherine !

AIR :

Il faut que je t'embrasse encore...

CATHERINE.

De tout mon cœur...

PITOIS.

En ce moment
Un' fièvre brûlant' me dévore,
C'est la fièvre du sentiment.
J' suis tout d' feu, j' suis tout de flamme...
En proie à la plus vive ardeur,
Je sens bouillonner dans mon ame
Comme un marmit' à la vapeur. (*bis.*)

CATHERINE.

Tu m'aimes donc ? (*bis.*)

PITOIS.

C' langage
En est le gage.

CATHERINE.

Tu m'aimes donc ? (*bis.*)

PITOIS.

Et pour tout d' bon.

CATHERINE.

Tu n'changeras jamais de ton ?

PITOIS.

Non !
Que de soupirs, à la sourdine,
Se sont échappés de mon cœur !
Les jours passés loin d' toi, Cath'rine,
Étaient perdus pour le bonheur. (*bis.*)
Et c' pendant pour chercher la gloire,
J' t'abandonnais, j' te délaissais !
Pour me punir d'un' tram' si noire,
J' devrais me donner des soufflets,
Oui, j' veux me donner des soufflets !

CATHERINE, lui arrêtant le bras.

Tu m'aimes donc ? etc.

CATHERINE.

Je suis si contente... tu verras madame... elle te connaît... elle m'a déja parlé de toi.

PITOIS, avec inquiétude.

En vérité ?

CATHERINE.

Même que ce soir elle t'attendait.

PITOIS.

Je crois bien qu'elle m'attendait... (A part.) Si la pauvre fille était instruite... (Il fait une grimace.)

CATHERINE.

Qu'est-ce que t'as donc ?

PITOIS.

Rien... c'est une crampe d'estomac qui me parcourt, parceque j'ai oublié de souper.

CATHERINE.

Et tu ne me le disais pas !... prendrais-tu bien un bouillon ?

PITOIS.

Certainement... si j'en avais un.

CATHERINE.

Je vais te le faire chauffer... veux-tu aussi un morceau de veau ?

PITOIS.

Certainement, pourvu qu'il soit tendre... ça m'ira bien...

CATHERINE.

Ne t'impatiente pas : je t'apporterai tout cela dans un instant. (Elle rentre dans la cuisine.) Ah ! que je suis contente !

## SCÈNE XII.

PITOIS, seul, se promenant à grands pas.

Et moi donc ! quel trésor que cette femme-là !.. elle pense au solide... elle ne fait pas des mines et des phrases ; elle dit : Veux-tu du veau ? certainement que je veux du veau... je vais souper !... cette idée seule me rend mon amour et mes remords !.. cett' pauvre Catherine que je trahis et qui m'aime !... Eh ! bien, non !... elle va venir cette autre, cette grande dame qui est folle de moi... elle croira que je suis subjugué... que je vais m'élancer dans ses bras... et moi je la repousserai... je lui dirai que je ne veux pas d'elle... que je ne veux pas faire de peine à Catherine, parceque je suis un brave garçon, un honnête homme !... C'est elle ! tant



Digitized by Google

mieux !.. je suis impatient de lui dire ce que j'ai sur le cœur.

## SCÈNE XIII.

PITOIS, Mme DE VERTEUIL.

MADAME DE VERTEUIL.

Je suis fâchée de vous avoir laissé si longtemps... j'allais vous faire avertir au jardin, mais il paraît que l'humidité vous en a chassé.

PITOIS

Oui, l'humidité... (à part.) et le reste.

MADAME DE VERTEUIL.

Il se fait tard ; je n'ai que quelques instants à vous donner.

PITOIS, à part.

Comme ses yeux respirent la passion !

MADAME DE VERTEUIL.

Vous êtes jeune, intelligent... vous me convenez beaucoup, monsieur Pitois.

PITOIS.

Madame !...

MADAME DE VERTEUIL.

Vous justifierez mes bontés, j'en suis sûre... apprenez donc que si je vous ai fait venir, si j'ai voulu vous voir, vous parler, c'était pour vous proposer...

PITOIS.

Pour me proposer ?...

MADAME DE VERTEUIL.

D'être cuisinier chez moi.

PITOIS, stupéfait.

Comment?...

MADAME DE VERTEUIL.

Je sais que vous avez de grands talents... Catherine et votre colonel lui-même m'en ont parlé.

PITOIS, de même.

Cuisinier !...

MADAME DE VERTEUIL, souriant.

On est gourmand à Orléans... mon mari surtout... et il ne refusera pas huit cents francs de gages à un artiste distingué qui satisfera à-la-fois son goût et sa vanité. (Regardant Pitois qui, sans l'écouter, fait le geste d'un homme qui remue une casserolle.) M'entendez-vous ?

PITOIS.

Oui, madame... Et c'est pour cela que vous m'avez fait venir, que vous avez pris des informations ?

MADAME DE VERTEUIL.

D'après le papier que je vous ai remis, c'est tout naturel... mais si vous avez d'autres vues...

PITOIS, tout déconcerté.

Moi, madame?... non du tout... comment pouvez-vous penser... que je penserais... moi, avoir des vues! oh! Dieu de Dieu! j'étais si loin de cela qu'au contraire...

MADAME DE VERTEUIL.

C'est bien... mais n'oubliez pas que vous êtes libre... c'est à vous de réfléchir et de vous décider...

(Elle sort.)

## SCÈNE XIV.

PITOIS, seul.

Je n'ose pas en lever les yeux !... cré coquin ! quelle déroute! c'te bonne fortune que m'avait promise le sergent!... c'était le bonnet de coton et le tablier de cuisine!... et c'est pour ça que j'ai gravi des murailles, escaladé des fenêtres! le pantalon déchiré, les mollets *idem*... et défense de s'asseoir d'ici à quinze jours... O amour!... si c'est là tes faveurs, je renonce à ton empire... je donne ma démission... je déserte.

## SCÈNE XV.

PITOIS, CATHERINE.

CATHERINE, qui a entendu les derniers mots, entrant vivement.

Déserter! y penses-tu?

PITOIS.

Oui, Catherine... je déserte... les grandes dames...

CATHERINE.

Et pourquoi donc?

PITOIS.

Parceque je viens de voir ta maîtresse.

CATHERINE.

Est-ce qu'elle t'aurait mal reçu? qu'est-ce qu'elle t'a dit?

PITOIS.

Est-ce que je sais?... qu'elle m'offrait une place de cuisinier... huit cents francs d'appointements... et toi femme-de-chambre chez elle.

CATHERINE.

Quel bonheur!

PITOIS.

Et puis nous doter, nous marier...

CATHERINE.

Et tu ne l'as pas remerciée?

PITOIS.

Je n'y ai pas pensé.

CATHERINE.

Tu n'es donc pas heureux?

PITOIS.

Si, vraiment... c'est le trouble, l'émotion... et puis je rêvais... à c'te bonne fortune... et à une autre chose encore.

Digitized by Google

CATHERINE.

Oh! moi, je ne rêve qu'à toi... je me doutais des bonnes dispositions de madame! et c'était pour te les dire que j'avais été ce matin te demander à la caserne.

PITOIS, effrayé.

Toi?

CATHERINE.

Que je t'avais donné un rendez-vous pour ce soir au Martroi.

PITOIS, de même.

Ce soir... à huit heures?

CATHERINE.

Justement.

PITOIS, à part.

Ah! mon Dieu! et moi qui avais permis au sergent... (D'un ton sévère.) Vous y avez été, Catherine?

CATHERINE.

Non, vraiment.

PITOIS, avec colère.

Vous mentez!

CATHERINE.

Puisque je savais par madame que tu devais venir... je t'attendais... sans cela j'y aurais été...

PITOIS.

Cré coquin! je l'ai échappé belle!... tu le méritais, Pitois!... tu le méritais!... et au lieu de ça, c'est le sergent qui l'a gobé... enfoncé, le sergent!... je suis trop heureux... trop heureux d'être ici auprès de toi. (Apercevant l'heure à la pendule.) Onze heures trois-quarts!... je m'en vais.

CATHERINE.

Et ton souper qui t'attend! le bouillon, et le veau en blanquette.

PITOIS.

Je ne peux pas... je ne peux pas... faut que je m'en aille... chien de métier! moi qui adore le veau en blanquette!

CATHERINE.

T'en aller sans souper!

PITOIS.

Justement... c'est la consigne... si je ne suis pas rentré avant minuit, le conseil de guerre, la prison, la fusillade et tout le tremblement.

CATHERINE.

Va-t'en!... va-t'en bien vite!

PITOIS.

C'est ce que je fais.

(Il fait quelques pas.)

CATHERINE.

Et m'embrasser!

PITOIS.

Je n'en ai pas le temps, tu le vois bien. (L'embrassant.) Tu me feras fusiller, c'est sûr... l'amour doit me porter malheur... Ah! mon Dieu! (s'arrêtant devant la fenêtre.) l'échelle est ôtée.

CATHERINE, lui montrant une porte.

Par le grand escalier.

PITOIS, essayant d'ouvrir la porte.

La porte est fermée!

CATHERINE.

Eh bien! saute par la fenêtre.

PITOIS.

T' as raison... (S'arrêtant.) Oh!

CATHERINE.

Qu'est-ce qui t'arrête?

PITOIS.

Vingt pieds de haut!... d'un autre côté, si je ne saute pas, je suis un homme perdu!... je suis condamné... j' suis fusillé!...

CATHERINE.

Toi, fusillé!

PITOIS.

Oui, Catherine... C'est pas l'embarras, je ne l'aurai pas volé... je mérite mon sort: le ciel est juste, et c'est lui qui me punit!

CATHERINE.

Allons, calme-toi... reviens de ton trouble... tu ne peux pas penser ce que tu dis.

PITOIS.

Si, ma petite... je suis bourrelé de remords... c'est au point que jen suffoque!... je suis un indigne!... un roué!... un trompeur!... un homme à bonnes fortunes?

CATHERINE.

Qu'est-ce que t' as donc fait?

PITOIS.

Je n'ai rien fait, et je n'en suis que plus coupable... je me laissais entraîner... c'est les mauvais conseils qui m'ont perdu!... la gloriole de dire: A lui le pompon auprès des belles... mais la vérité c'est que je n'aime que toi... je t'ai toujours aimée... et dans ce moment c'est plus fort que jamais!

CATHERINE, cherchant à le calmer.

Oui, mon petit Pitois.

PITOIS, avec désespoir.

Et dire que c'est fini!... qu'il n'y a plus d'espoir!... Je ne sentais pas mon bonheur... j'aurais été si content d'accepter les offres de madame! cuisinier!... cuisinier!... toute ma vie... voilà ce qu'il me fallait.

CATHERINE.

Certainement.

PITOIS.

Heureux époux, heureux amant, faire sous tes yeux la cuisine et notre bonheur mutuel!

CATHERINE.

Qu'est-ce qui t'en empêche?

PITOIS, regardant la pendule.

Minuit, dix minutes!... ils vont venir m'arrêter!

CATHERINE.

Qui?

PITOIS.

Les soldats... mes camarades... n'entends-tu pas, dans le jardin?

Digitized by Google

CATHERINE, prêtant l'oreille.

En effet, il me semble...

PITOIS.

Il y en a aussi dans l'escalier.

CATHERINE.

Il faut les éviter.

PITOIS.

Tu as raison... je me sauve! (La porte du fond s'ouvre.) Il est trop tard.

(Il essaye de se cacher derrière la toilette.)

## SCÈNE XVI.

PITOIS, CATHERINE, M. DE VERTEUIL, GIBOREAU, UN OFFICIER, PLUSIEURS SOLDATS, Mme DE VERTEUIL.

M. DE VERTEUIL.

Oui, messieurs, il y a ici quelqu'un... Dans le jardin nous n'avons trouvé personne, raison de plus... l'échelle qui était appliquée contre cette croisée indique assez qu'on a dû entrer par là... (Apercevant le schakos de Pitois.) Eh! tenez... le voilà!

GIBOREAU.

Pitois!

L'OFFICIER.

Qu'est-ce que vous faites là, chasseur?

PITOIS.

Capitaine, vous voyez bien que je ne fais rien.

M. DE VERTEUIL.

Ne le croyez pas, il vous trompe.

GIBOREAU, bas à Pitois.

Tu t'es oublié dans les bras de Vénus... le temps passe si vite quand on s'amuse.

PITOIS.

Oui, sergent, ils sont gentils, vos amusements!

M. DE VERTEUIL.

Emmenez-le!

PITOIS.

Catherine!

CATHERINE.

Pitois!

GIBOREAU, les séparant, sur un signe de l'officier.

Arche!

MADAME DE VERTEUIL, accourant.

Eh! messieurs, qu'est-ce donc?

GIBOREAU, à Pitois.

La belle dame qui t'adore!

MADAME DE VERTEUIL.

Que signifie ce bruit?

L'OFFICIER.

C'est ce soldat du régiment... je l'avais mis en prison... il s'est échappé et s'est introduit chez vous.

MADAME DE VERTEUIL.

Pour rendre visite à ma cuisinière.

GIBOREAU, à part.

Bien joué! celle-là n'est pas maladroite.

M. DE VERTEUIL, à sa femme, et à demi-voix.

A d'autres, madame!... je sais à quoi m'en tenir... c'est un envoyé du colonel.

MADAME DE VERTEUIL, haussant les épaules.

Encore!

M. DE VERTEUIL, de même.

Un envoyé qui vous apportait une lettre... une lettre... j'en suis sûr; car en s'enfuyant dans le jardin, il l'a laissé tomber... voyez plutôt... à votre adresse!... et de l'écriture du colonel... je la connais trop bien par ses invitations.

MADAME DE VERTEUIL, lui arrachant vivement le papier.

Sa lettre de ce matin?

M. DE VERTEUIL, voulant la reprendre.

Vous en convenez?

MADAME DE VERTEUIL, regardant Pitois.

Il ne l'a donc pas lue!... elle n'est pas décachetée.

L'OFFICIER, aux soldats.

Qu'on emmène le prisonnier!

MADAME DE VERTEUIL, à l'officier.

Arrêtez, monsieur! (lui donnant la lettre.) et lisez!

L'OFFICIER, riant, après avoir lu.

Mais c'est évident: c'est clair.

M. DE VERTEUIL.

Pardieu! ça ne l'est que trop!

L'OFFICIER.

C'est un congé en bonne forme.

M. DE VERTEUIL, prenant la lettre.

Pour le colonel?

L'OFFICIER.

Eh non! pour Pitois, qui depuis hier a cessé d'être des nôtres.

CATHERINE et PITOIS.

Quel bonheur!

GIBOREAU, à Pitois.

Te voilà pékin: adieu tous tes succès.

PITOIS.

Et les vôtres... dites-donc, sergent, votre rendez-vous de huit heures?

GIBOREAU.

Une femme charmante... une taille et des yeux superbes... je n'en ai jamais vu comme ça.

PITOIS.

Je le crois... et toutes ces conquêtes-là, voyez-vous, (prenant la main de Catherine.) ne valent pas celle-ci... Aïe!

GIBOREAU.

Qu'y a-t-il?

PITOIS, portant la main au bas de ses reins.

Un reste de gloire... un coup de feu que monsieur m'a adressé.

M. DE VERTEUIL.

Quoi! c'était lui! je ne l'aurais parbleu pas reconnu.

PITOIS.

Je le crois bien... par la position des choses, vous ne pouviez pas distinguer mes traits.

Digitized by Google

M. DE VERTEUIL.

C'est égal, nous avons des torts à lui faire oublier.

MADAME DE VERTEUIL.

Et j'ai déja commencé... Pitois, qui a de grands talents en gastronomie, entre chez vous à raison de huit cents francs d'appointements, et grace à lui vous rendrez dignement au colonel les dîners que vous lui devez... c'est la seule vengeance que je vous permette.

M. DE VERTEUIL.

A la bonne heure... je le ferai mourir d'indigestion.

MADAME DE VERTEUIL.

Pitois vous y aidera.

PITOIS.

Oui, mon bourgeois... le temps de me refaire la main, et votre nom et le mien voleront de bouche en bouche.

M. DE VERTEUIL.

Je serai le premier amphytrion...

PITOIS.

Et moi le premier cuisinier du département. Voilà désormais ma seule gloire!... (prenant la main de Catherine.) et mes seules amours!

CHOEUR FINAL.

AIR de Madame Favart (chœur final).

TOUS, à l'exception de Pitois.

L'avenir
Lui destine
Le bonheur, j'imagine;
Et c'est par la cuisine
Qu'il va lui revenir.

PITOIS.

L'avenir
Me destine
Le bonheur, j'imagine;
Et c'est par la cuisine
Qu'il va me revenir.

## FIN DU PIOUPIOU.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

Digitized by Google